

### L'ART NECESSAIRE

Nous n'apprécions pas l'Art à sa valeur. Peut-être même avons-nous, de ce chef, perdu quelques salutaires illusions. Nos aînés qui n'avaient pas les trépidantes sensations du cinématographe, trouvaient de la distraction dans la lecture, l'étude et la réflexion. Ils avaient le temps. Ils vivaient; quand nous avons déjà suffisamment d'exister. Ils étaient plus près de nos origines; et n'avaient pas encore abandonné, sous prétexte de confort ou de bon marché, toute préoccupation de beauté. Ils prisait les jolies choses; et ils savaient, sans pose dédaigneuse, conserver dans le commerce quotidien une élégante recherche. Bijoux anciens, vieux meubles, vaisselles aux couleurs discrètes et naïves, argenteries légères marqués d'une lettre ou d'une couronne, maisons seigneuriales aux lignes sobres mais disciplinées et parlantes: tout cela témoigne d'une civilisation moins agitée, moins pratique, plus recueillie, cherchant une satisfaction très douce dans la distinction des manières et l'honnêteté du goût.

Nous avons bariolé les murs et posé des créneaux sur des demeures paisibles. Nos rues vont

tohu-bohu, sous le halètement des enseignes lumineuses; et les toits disproportionnés, couronnés d'abondantes cheminées, ont l'air, rapprochés, de quelque armée d'opérette, avec, au bout de la ligne, ce caporal géant: le gratte-ciel. L'aspect en est joyeux, au grand soleil de février; mais, quand il pleut, triste à mourir. Est-ce là une des nécessités des pays neufs? Peut-être, après tout, faut-il être vieux pour prévoir l'avenir.

La vie besogneuse nous emporte. Il est certain que l'évolution économique est une des causes du mal. Cela ne veut pas dire que la fortune engendre le mauvais ton; mais bien que la poursuite de l'or peut, au début, captiver les volontés au point de les fasciner, de les fondre à son impérieuse fantaisie. Nous vivons en Amérique où l'on a monnayé même le temps. Produire vite, produire abondamment, produire en quantité plutôt qu'en qualité, voilà l'aboutissant du siècle des machines. L'art est devenu le moindre de nos soucis. Il n'apparaît même pas comme un luxe. On dit; mais c'est sans réflexion. L'art est plutôt une futilité, l'apanage peu enviable de quelques rêveurs, qui mourront pauvres. Il a le tort immense de ne pas payer son homme. Tels de ceux qui ont connu le succès sonnant disent volontiers, en voyant passer un artiste: c'est un garçon de talent. Ce qui est un blâme, assurément. Non: l'art, chez nous, est une anomalie; et l'artiste, un excentrique, charmant d'ailleurs et bon garçon, très agréable à recevoir; mais un être à part, comme dans cette comédie où il y avait tout de même un beau vers. S'il réussit, ce qui arrive, il s'en

trouvera pour admirer en lui l'homme d'affaires.

Prenons-nous même la peine de penser à tout cela? Avons-nous posé sérieusement la question de l'art? Non pas. Seuls, quelques initiés s'attendrissent de pitié sur notre pénurie; déplorent que l'on rase nos plus chères architectures pour y substituer le vide d'une rue; lamentent les longs escaliers qui montent, inégaux et disparates, jusqu'au second étage de nos maisons; s'horripilent des réductions de monuments que l'on a plantés sur notre sol étonné; se plaignent de l'indifférence de la foule pour les manifestations d'un caractère artistique; et finissent par dire, sans en rien croire: sale pays! Mouvement compréhensible d'une humeur impuissante et attristée. N'ajoutent-ils pas, cependant, en guise de consolation, que nous possédons tout de même quelques oeuvres: à Notre-Dame de Lourdes, pure pensée d'artiste, s'ajoute la délicieuse chapelle du Séminaire de Théologie; à la Banque de Montréal qui semble un peu parvenue au milieu de nos indigences, s'adjoignent nos écoles nouvelles et nos bibliothèques; sur nos places, les statues se multiplient, et des morts illustres attendent d'y paraître. On conclut, avec une moitié de satisfaction: telle chose n'est pas mal, **mais..** C'est déjà ça. Il y a, à l'horizon, comme une aube de renouveau. L'état et des associations font des commandes. Nos peintres, dont plusieurs sont prophètes en pays étrangers, sont consacrés par de justes admirations mêlées à un snobisme naissant. Nos musiciens réunissent des auditoires, formés pour une bonne part, par une attention soutenue et une sympathie

réelle et fidèle. Et des personnes, beaucoup plus en nombre que l'on ne croit, s'éveillent aux émotions de l'art et, les ayant éprouvées, s'y complaisent ardemment.

Cette promesse s'accentuera lorsqu'on aura admis la puissante utilité de l'Art. Pour entraîner certains esprits, il serait facile de montrer que l'oeuvre d'art est une richesse, une source dont plusieurs pays tirent d'abondants revenus. Mais l'art est infiniment mieux qu'un article de commerce. L'art révèle; l'art atteste; l'art est un élément national, une nécessité très haute. Sur son art, on juge un pays. "Ils n'ont pas d'artistes" est devenu un mot de mépris. Cela signifie: ils ne se sont pas dégagés de l'emprise de la matière, ils ne se sont pas élevés au-dessus d'eux-mêmes; ils sont rivés à leur tâche sans un regard vers les voûtes, le dos courbé, la main raidie, le cerveau vide. Voyez: c'est vers l'art que la France tourne déjà ses plus sûrs espoirs de reconstruction. "L'art chez nous tient une telle place, écrit en pleine guerre M. André Michel, il a jeté sur le monde un tel rayonnement que nous n'avons pas à nous excuser de mettre aujourd'hui nos artistes au premier plan de nos préoccupations et de nos espérances."

L'art, expression tangible du beau, vibration d'âme, donne, dit encore M. André Michel, "la force de tenir." L'artiste est un producteur. Il rêve et concrétise son rêve dans une forme qu'il choisit, et qu'il réalise avec amour, avec une sorte de piété. Quelle leçon! Apprenons de lui que l'oeuvre, quelle qu'elle soit, doit être exécutée vrai-

ment, façonnée, travaillée, bâtie, mise debout. Le sculpteur dresse peu à peu la statue, corrige, revient, atténue, donne de la chaleur, de la vigueur ou du ton. Comme on voit bien l'oeuvre sortir de sa pensée et sa pensée apparaître sous sa main, pétrie lentement, comme une chose précieuse. Puis, l'artiste ayant ainsi vivifié la beauté, nous la livre pour qu'elle opère en nous. Elle unit les coeurs dans un même culte. Elle suscite et détermine l'action. Qui donc, écrivain ou poète, n'a pas reçu le souffle de la musique et puisé dans cet art le désir de créer à son tour, de s'abandonner à la fécondité des inspirations? Mystérieux retour, par où l'artiste participe à l'idéal de la nation.

Si tel est l'art, comment le répandra-t-on parmi nous? Les artistes continueront d'être, et de produire obstinément. Ils deviendront ainsi des "autorités"; ils deviendront des arguments. L'homme véritable est une force singulière! Julien, Couture, Bourassa, Hébert, pour ne rappeler que les morts, prennent dans notre histoire une première place. Ils demeurent, car l'art immortalise. Ils sont, pour nous, un orgueil, une défense, un témoignage. Il faudra que la civilisation les reconnaisse un jour et que, enfin enrichie, elle s'incline devant eux. Ils ont laissé un exemple, que plusieurs des nôtres suivent déjà; et l'avenir donnera raison à leur désintéressement. Avec eux, nous accepterons l'Art, surtout si on sait nous dévoiler ses origines et ses caractères, nous indiquer son rôle et sa mission. C'est la tâche de l'école, déjà bien lourde. Ce sera long, très long. Combien de temps faut-il pour apprendre à savou-

un beau vers; et combien de temps pour savoir négliger les fadaïses? Le goût se forme lentement par la pratique quotidienne du beau. Il sera nécessaire d'installer des musées, d'ouvrir un conservatoire. Ces projets ne viennent pas trop tôt, quoi qu'on en pense. Ils sont réalisables; ils sont même déjà réalisés au quart. Il suffira de diriger de grouper, de coordonner. D'ici là, les critiques qui s'intéressent à l'art pourront préparer les esprits, entretenir la foi. En France, disait-on presque en même temps dans un ouvrage d'économie et dans un roman, on est toujours sûr d'entendre deux opinions à propos d'une même question, deux opinions extrêmes, deux opinions en bataille: oui et non. La vérité tient souvent entre les deux. Sachons faire au milieu sa part de responsabilité, qui est très, très grande. Reconnaissons les difficultés où nous nous débattons. Il vaut mieux persuader les intelligences que les détourner; et il n'est pas nécessaire pour cela de renoncer à dire nettement sa pensée, il suffit de l'expliquer. L'important pour nous n'est-ce pas de construire? Cherchons ce qui unit plutôt que ce qui sépare. Et rendons-nous à la belle parole de Michelet: "L'enseignement, c'est l'amitié".

EDOUARD MONTPETIT.



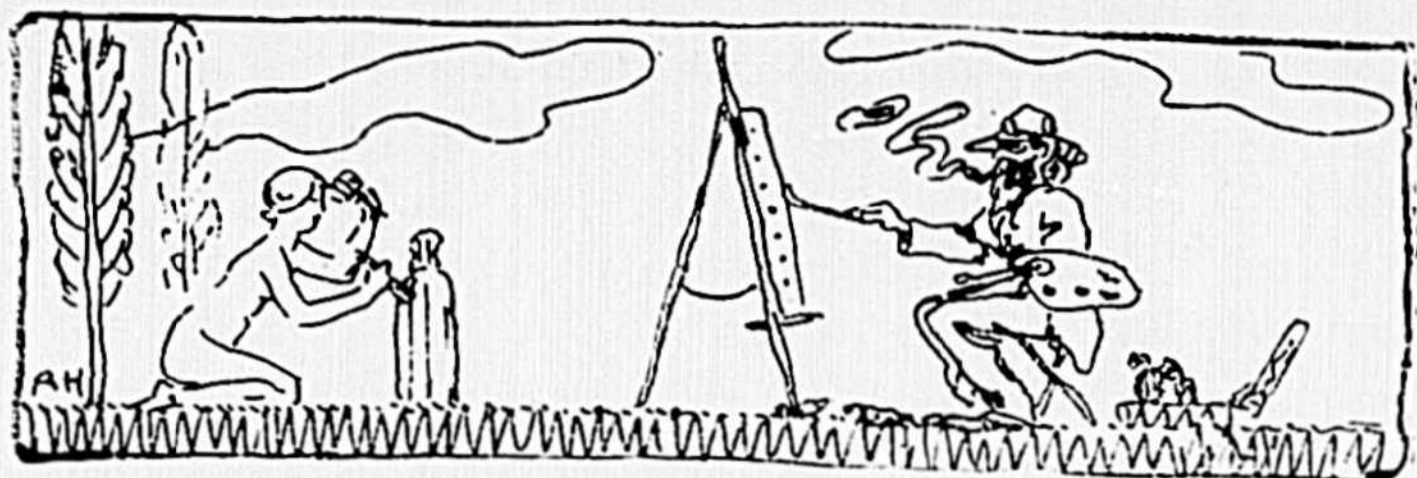
## THE SNOWFLAKE

From the grey sky  
 A little white snowflake  
 Came floating, and I  
 Laughingly sought to take  
 This for a kiss. So near  
 It came! But death  
 Lay in that soft breath  
 And touched my cheek with a tear.

## IN AN ORCHARD

Eve with her cool delicious hands unveils  
 Her pageant and her fairy tournament,  
 Where elfin riders tilt,  
 Their banners fragrant with the scent  
 Of appleblossom as they pass  
 Along their airy trails,  
 Or splash the moonlight spilt  
 Over the treetops on the grass.  
 Here to the fanfare of a humming bird  
 They hold their masque and dance their minuets  
 Upon a field with roses diaper'd,  
 Roses and primroses and violets,  
 Till in the last sweet hour  
 Ere night has flown  
 Their lovenotes loosely blown  
 From flower to flower  
 Linger in dreams.

JOHN MURRAY GIBBON.



## LE SUJET EN ART

Le sujet en art n'a d'intérêt que pour les enfants et les illettrés.

Rémy de Gourmont.

Le sujet ou anecdote dans une oeuvre d'art n'a qu'une importance bien relative; c'est en littérature qu'il est le plus important, et encore, dans une oeuvre littéraire, c'est l'art de l'écrivain qui doit nous intéresser plutôt que les détails de l'anecdote. En musique, le sujet n'existe pour ainsi dire pas; dans les arts plastiques, l'architecture, comme la musique, peut se passer complètement d'anecdote, mais la peinture et la sculpture ont presque toujours besoin d'un sujet à l'aide duquel l'artiste nous communique sa pensée. Mais le sujet ne doit en aucun cas, dominer les autres qualités, car l'oeuvre deviendrait alors une chose d'intérêt bien passager et sortirait du domaine de l'art. Un tableau, quelle que soit sa valeur artistique, représentant un coin de pays qui nous est cher, évoquera toujours en nous des sentiments qui n'ont aucun rapport avec l'art et qu'une photographie fidèle est également capable d'évoquer.

Un public, peu au courant des choses de l'art, a toujours une tendance malheureuse à attribuer

une trop grande importance au sujet ou anecdote, dans une peinture ou dans une sculpture; ce défaut, malheureusement trop commun dans notre pays, n'est dû qu'à l'ignorance où est le public des qualités vraiment importantes que doit posséder une oeuvre d'art.

Le sujet, pour un artiste, n'est souvent que le point de départ d'une idée; dans l'exécution de son oeuvre, il peut arriver qu'il l'oublie complètement, le résultat n'en sera pas amoindri; tandis qu'un artiste qui sacrifierait composition, sentiment artistique, facture au sujet, ne ferait de son oeuvre qu'une chose n'ayant que peu de rapports avec l'art.

Les artistes inférieurs ont toujours eu un grand souci du sujet; étant incapables de suggérer aucune impression d'art, ils s'appliquent à inspirer au public toutes sortes de sentiments à côté: aux gens sentimentaux, ils présenteront des clairs de lune sur des ruines, aux gens patriotiques, les hauts faits des ancêtres, aux amis du terroir des anecdotes paysannes... Je ne veux pas dire que le sujet doive être complètement négligé par les artistes, une oeuvre théoriquement parfaite doit présenter un sujet convenablement exprimé. Mais il est curieux de voir des oeuvres de grands maîtres où le sujet a été complètement négligé et qui n'en sont pas moins des chefs-d'oeuvre. Je prends deux exemples chez Raphaël: le premier, un de ses tableaux du Vatican, "L'incendie du Bourg", avait été commandé à l'artiste pour rappeler un miracle de Léon IV qui avait éteint un incendie en élevant une croix; l'anecdote, c'est-à-dire le miracle, a été relégué tout à fait à l'arrière plan

par Raphael. Il faut être parfaitement au courant pour comprendre le sujet et, cependant, le tableau est une merveille. Le second exemple est beaucoup plus connu : c'est "La Vierge à la chaise." Dans un tableau représentant la mère de Dieu, on s'attend à trouver un sentiment religieux. mais dans le cas qui nous occupe, il n'y a que le titre qui soit religieux. La Vierge de Raphael est tout simplement une femme, pas du tout mystique, avec un enfant Jésus qui est un robuste poupon italien; le tableau aurait pu aussi bien s'intituler : "Mon modèle et son fils". Un Fra Angelico en aurait fait une chose très mystique, le sentiment religieux aurait été beaucoup mieux exprimé. Le tableau, au point de vue art pictural en aurait-il été meilleur? J'en doute. Je ne veux pas dire que le sentiment religieux eut nui, ce serait absurde, mais Fra Angelico, ne possédant pas la science de Raphaël, en aurait fait une chose un peu gauche (ce qui ne manque pas de charme), et beaucoup moins bien exécutée.

L'admiration que l'on ressent devant une oeuvre d'art ne tient donc pas au sujet représenté, puisque le sujet peut, en de certains cas, nous être complètement indifférent. Nous admirons les oeuvres de l'Antiquité; et cependant le sentiment religieux païen qui a inspiré le sculpteur de la "Vénus de Milo", ne peut certainement pas nous influencer: La victoire pour la commémoration de laquelle la "Victoire de Samothrace" a été sculptée, nous est complètement indifférente, et pourtant l'impression d'art que ces statues nous donnent, est rarement égalée par des oeuvres dont le sujet nous est plus familier.

Des peintres et des sculpteurs à tendances moralisatrices et philosophiques, ont parfois voulu se servir de leur art comme moyen d'expression de leurs idées. Le résultat en a été rarement satisfaisant, les artistes ayant trop sacrifié au sujet, leurs oeuvres n'étaient qu'ennuyeuses.

Un grand peintre, né en Suisse, mais que l'Allemagne revendique comme sien, a voulu faire de la philosophie avec de la peinture. Il en est résulté que les tableaux de Boecklin ont besoin pour être compris, d'être accompagnés d'une explication écrite; dans ce cas la volonté intense de faire dominer le sujet n'a abouti qu'à la confusion et au pédantisme. Et pourtant Boecklin était un grand peintre! Je connais de lui des peintures très simples et sans prétentions philosophiques qui sont des merveilles.

Les artistes me diront que tout ce que je viens de dire est parfaitement connu, mais ce n'est pas à eux que je m'adresse, c'est aux gens qui, ayant du goût pour les arts, confondent souvent une oeuvre inférieure qui a su les intéresser par le sujet, avec une oeuvre réellement artistique.

Combien ai-je vu de soi-disant critiques d'art à Montréal, donner leurs impressions des salons, à un point de vue étroitement patriotique, n'admirant que les oeuvres dont le sujet était bien canadien!

L'art, comme la science, est universel. On n'oserait pas parler d'une philosophie, d'une physique ou d'une chimie purement canadienne, ça n'aurait pas de sens; mais on voudrait que l'art se restreigne à la représentation de scènes cana-

diennes. C'est vouer à l'impuissance la plus complète, les artistes à qui l'anecdote du terroir ne dit absolument rien et qui voudraient tout de même créer des oeuvres d'art sans avoir à s'occuper des sentiments patriotiques de leurs concitoyens. Ce sentiment peut inspirer des chefs-d'oeuvre, mais il ne peut certainement pas inspirer tous les chefs-d'oeuvre.

FERNAND PREFONTAINE.



## PERCEPTIONS

La musique est une des formes esthétiques et idéales de la pensée, réalisée dans une technique sonore.

---

La musique n'a aucun but déterminé, mais elle possède le pouvoir mystérieux de nous transposer dans un état de conscience différent de l'état habituel, dans lequel se crée momentanément un rêve.

---

Le rythme est l'énergie proportionnée d'une forme musicale.

---

Une oeuvre musicale, en identifiant son rythme à notre rythme de vie, l'accélère ou le ralentit et provoque en nous plus l'intensité ou de dépression; de là, la sensation de grandeur, de joie, de force, de faiblesse ou de tristesse.

---

Les formes musicales doivent être relatives de nos besoins d'expression. Elles ne doivent jamais être déterminées d'avance en un plan défini et presque toujours identique, car l'oeuvre ne serait plus vivante mais une construction immobile.

---

Dans la composition, l'imagination suggère, l'intelligence choisit et la science compare.

---

Le génie c'est l'anticipation, le talent c'est le retard.

---

Le son est un phénomène constant de la nature, un état vibratoire qui est la cause même du sens de l'équilibre et de notre sensibilité.

---

Nous vivons au milieu d'un son universel immense qui se résout en silence pour notre entendement. Les sons que nous produisons ne sont que des résonances partielles de la vibration universelle, produites par le contact des mouvements rapides d'un corps contracté, avec les vibrations continues de ce son général qui n'est pas composé de vibrations moléculaires, mais d'un autre élément encore inconnu.

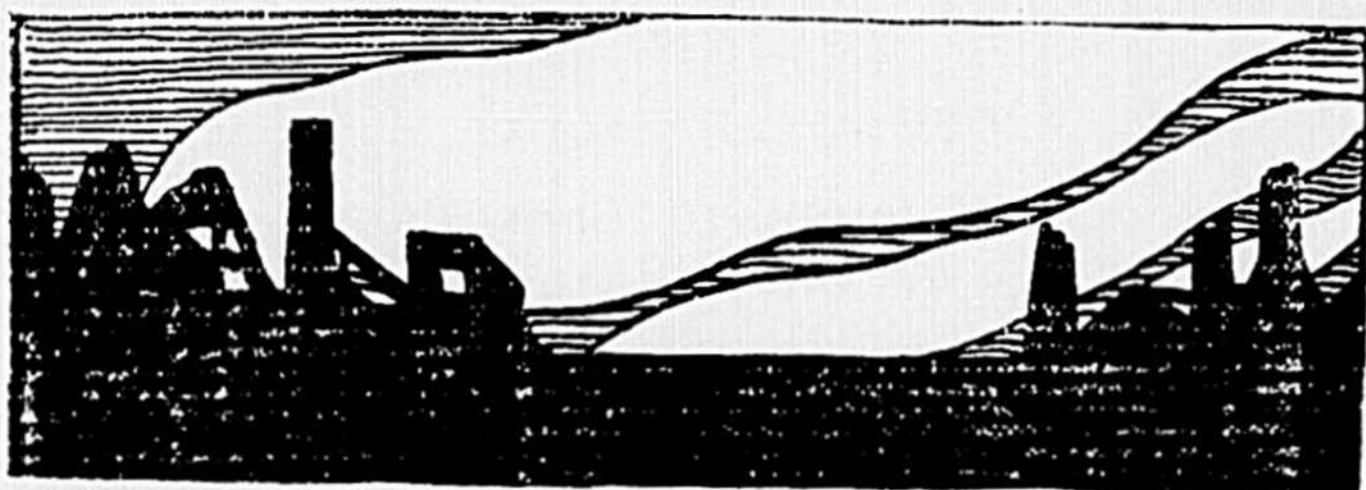
---

L'artiste complet serait celui qui, doué d'une sensibilité extrême, peut le plus pénétrer dans le sens des choses. La force d'activité ou de répulsion qui le pousse à extérioriser les sensations qui débordent de son cerveau, répand son rythme de vie dans l'élément spirituel où il s'universalise avec l'ensemble des phénomènes naturels.

---

L'artiste qui, sous une impulsion idéale, religieuse ou sexuelle, crée un chef-d'oeuvre, se transpose dans un autre état de conscience où il oublie forcément sa technique tout en en conservant le pouvoir et les moyens de s'en servir.

RODOLPHE MATHIEU.



## PROSE MARTIALE



était trois soldats, trois qui ne se connaissaient pas. On leur avait dit que leur patrie était en danger et qu'il fallait la défendre avec leur vie. On avait bien laissé entendre que cela était très beau les batailles, et que quand on y meurt en perdant tout son sang, même si l'on a que vingt ans, l'on gagne une belle médaille. Et ils allèrent.

Le premier soldat était né quelque part en Allemagne (la censure ne permet pas d'en dire plus long). Ses cheveux étaient blonds et il portait sur son nez des lunettes pour avoir trop bien étudié dans les universités.

Le second était venu au monde "somewhere" à Londres et, après avoir gagné de l'argent chez un solicitor, il s'était engagé au régiment des rifles de Pallasmore.

Et le troisième et le dernier était un soldat de France, un soldat vêtu de bleu horizon, et de l'espérance plein la figure et, au coeur, les sou-

venirs des soldats de l'Empire et de la Révolution.

Et ils allèrent .

Les canons tonnaient dans l'air comme de vrais tonnerres de Dieu. Et quand la fumée s'était dissipée le ciel devenait bleu malgré les cris des blessés.

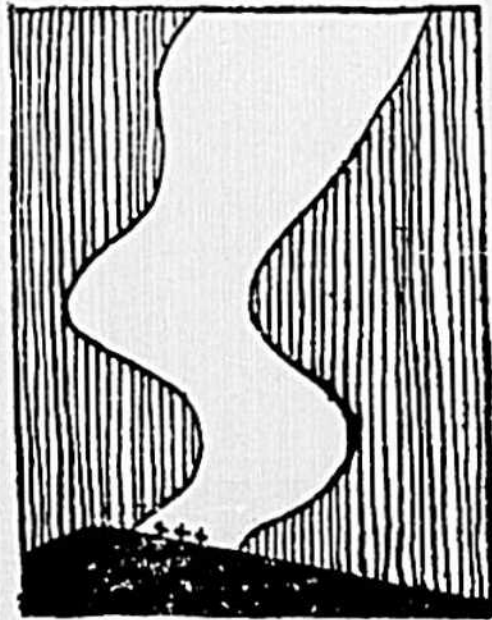
Ils ne se connaissaient pas entre eux et, pourtant, ils furent tués dans la même journée. Le premier mourut d'une blessure à la tête; ses lunettes étaient cassées et il avait un grand trou tout près du cou. Le second avait une jambe arrachée et on lui en avait coupé encore un peu pour essayer de lui sauver la vie; mais ses yeux devenaient embués comme un verre mal essuyé, dans un bar, un jour de pluie, dans White Chapel. Et le troisième était tombé en travers du sol de France, une balle au coeur, sans souffrance et les yeux ouverts.

Après la bataille qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits, la bataille qui détruisit des villages avec les récoltes, des villes avec leurs usines aux cheminées dressées comme des cierges et leurs chapelles où sont les statues de la Vierge, on enterra les morts dans la même entaille en forme de tombeau.

La fosse largement creusée par une bombe servit de tombe à tous les tombés. Et dans les journaux il fut écrit qu'il avait été beau de mourir ainsi. Mais trois mères, trois fiancées et quelques amis intimes pleuraient quelque part en Allemagne, en Angleterre et en France (car la douleur

dans tous les pays se ressemble). Et ces trois jeunes soldats morts pour la patrie et qui ne se connaissaient pas, dorment ensemble.

R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE.

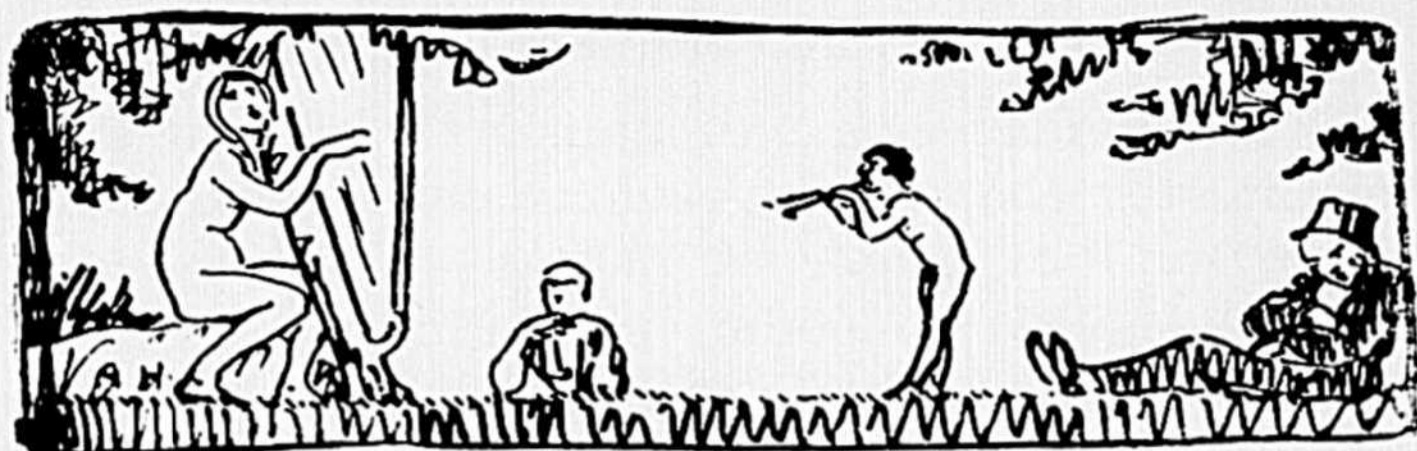


NOS COLLABORATEURS



PAUL BRUNOT

DESSIN D'HENRI HÉBERT



### LA JEUNE MUSIQUE ANGLAISE.

Il peut sembler paradoxal à certaines gens de parler de la jeune musique anglaise. On a si souvent et si longtemps crié que l'anglais est amusical. Cependant, si l'Angleterre n'a pas eu de musique pendant longtemps, il semble évident que les contemporains s'efforcent à en créer. La jeune musique anglaise, c'est mieux qu'une promesse, c'est une chose presque déjà formée. Et cette appellation est déjà justifiable par la seule citation des noms et des oeuvres de Bax, Williams, von Holst, Scott et Grainger.

L'histoire du 19<sup>e</sup> siècle est plutôt déconcertante pour l'avenir de la musique anglaise. Il est impossible d'y trouver un chef-d'oeuvre. Et cependant, les musiciens ne manquent pas qui sont très instruits dans leur art et qui possèdent un bon métier! Mais il n'y a pas de génie. Il n'existe pas non plus de public et l'anglais, en général, ne se soucie pas d'art musical, à moins que ce ne soit de celui de l'étranger. Cependant, à la fin du siècle, plusieurs musiciens montrent une conscience admirable à se débarrasser de certains mauvais styles en usage en Italie et jusque dans la France italianisée. Ils sentent que ces styles ne convien-

ment pas à l'âme et au caractère anglais.

Les tendances à nationaliser la musique sont manifestes chez plusieurs musiciens, notamment chez Stanford, Elgar et Taylor. Les musiciens et les oeuvres abondent, et traduisent ces tendances. Mais il est inutile d'en dresser une nomenclature qui n'arriverait à prouver que de la quantité peu significative. Il suffit de remarquer quelques noms et quelques oeuvres: "Dream of Jubal" de Mackenzie (1847), "The Golden Legend" de Sullivan (1842-1900) sur un poème de Longfellow, "The Language of Flowers" de F. H. Cowen (1852), "Irish Symphony" de Stanford, qui sont les plus importantes manifestations musicales de cette fin de siècle. Il ne faut pas oublier le succès qu'obtinent en Allemagne "Dream of Gerontius" et les deux symphonies de Edward Elgar. Les anglais ont été sensibles à ces informations de l'Allemagne et, dès lors, ils ne ménagèrent plus leur admiration à Elgar qui fut fêté, applaudi, acclamé à outrance.

Elgar n'a rien écrit qui soit absolument original, il n'a imprimé à sa musique aucun caractère qui soit spécialement anglais, mais ses oeuvres, tout comme celles de Stanford, de Bantock et de Taylor ont indiqué aux jeunes musiciens les moyens de se dégager des influences étrangères et de renouveler le caractère de leur musique. Tous ces jeunes musiciens se sont montrés travailleurs et courageux et ils ont déjà beaucoup produit. Ils ont su se grouper et s'imposer, grâce au dévouement de quelques musiciens qui ont pu présenter leurs oeuvres devant le public. La tâ-

che a été longue, difficile et ingrate, mais le présent succès semble être un suffisant encouragement.

Certes, ce groupement de jeunes musiciens n'arrive pas encore à représenter dans l'Europe ce qu'on pourrait appeler définitivement et lourdement l'école anglaise. Mais par ses tendances multiples et surtout par sa ferme volonté de régénérer le caractère de leur musique, il mérite que l'on tente de préciser sa signification. Les influences sont diverses, françaises chez les uns, allemandes ou russes chez les autres. L'influence française y domine. Faut-il regretter cette influence sensible de l'école moderne française? Il est permis de ne pas le regretter quand, dans la plupart des cas, on constate une heureuse assimilation qui ne peut qu'aider à l'éclosion des oeuvres. Cette influence française est surtout sensible dans l'ordre extérieur, dans l'écriture plutôt que dans l'inspiration. Il était impossible aux jeunes compositeurs anglais d'ignorer les moyens d'expression des contemporains français, et il faut en remarquer les heureux résultats.

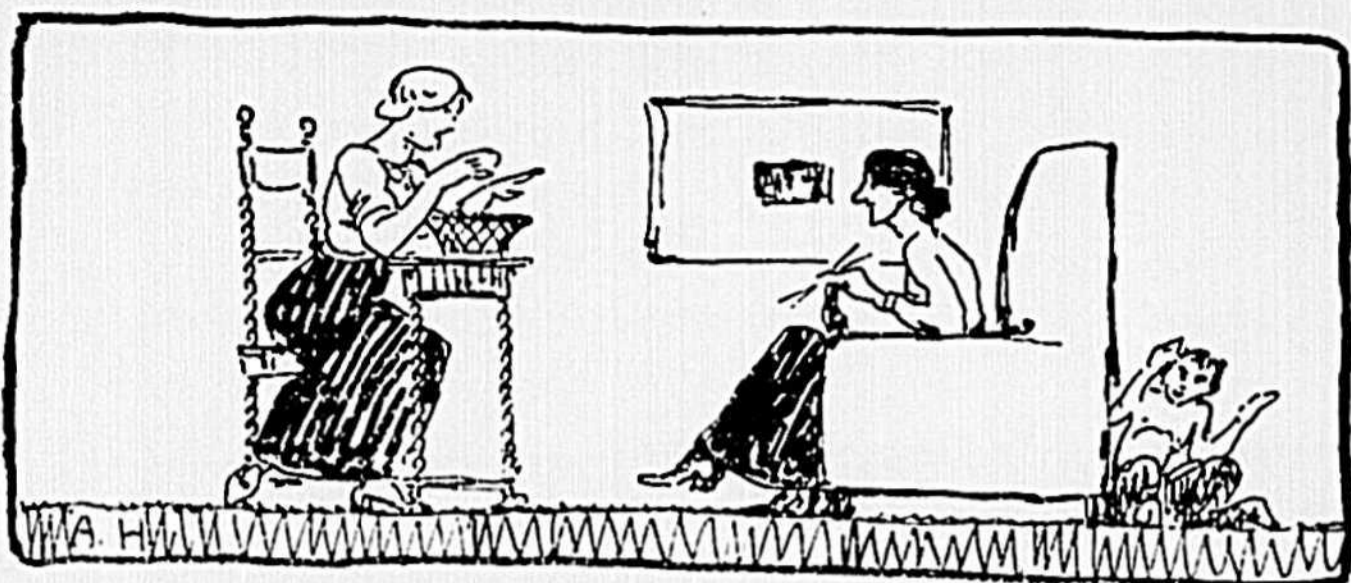
M. Ralph Vaughan Williams est la première figure qui apparaît parmi les jeunes compositeurs. Il est né en 1877. En Angleterre, en Allemagne et en France, il a cherché à s'imprégner des qualités de certains maîtres comme Parry, Stanford, Max Bruch et même Maurice Ravel. Son instruction est très grande et prouve une étonnante largeur d'esprit, mais c'est un éclectisme qu'on lui a souvent reproché. M. Williams a souvent écrit en se servant de Folk songs à la base de ses thè-

mes. Sa "Norfolk Rhapsody", qui accuse un très louable effort à écrire une musique qui ait un caractère anglais, en est tout imprégnée, sans cependant les traduire intégralement. C'est une oeuvre d'une écriture assez personnelle et pleine de qualités originales. Et que n'a-t-on pas déjà écrit sur le mysticisme musical de M. Williams, que l'on a quelquefois comparé à celui de Scriabine! Ce mysticisme, je ne saurais le définir. Il se trouve dans ses "Mystical Songs", dans sa "Fantasia on a Theme by Tallis", et surtout dans sa "Sea Symphony". "Sea Symphony" est une symphonie pour orchestre et chœurs sur des vers de Walt Whitman. Rien de trop recherché, de compliqué ou de pompeux, aucune déclamation sur la mer, aucune sentimentalité contre la lune, de l'émotion intérieure et de la beauté pure. Ses dernières oeuvres sont "Christmas Carols", une autre symphonie, et une partition pour "Les Guêpes" d'Aristophane. M. Williams est peut être un musicien un peu indécis, déroutant, imparfait, un peu influencé par Ravel, mais il est significatif de trouver en Angleterre un musicien de cette qualité, un grand artiste d'une complète sincérité dans son émotion.

( La fin au prochain numéro. )

LEO-FOL MORIN.





## DIALOGUE DES BETES THEATRE

**Pauline:**—Je suis allée au théâtre hier soir: c'était merveilleux!...

**Polyeuctète:**—Votre mari vous laisse aller au théâtre?

**Pauline:**—Oui, et il m'y accompagne même.

**Lucrèce:**—Qu'est-ce qu'on jouait?

**Pauline:**—“Le voleur”, avec Spencer dans le premier rôle.

**Bertha:**—C'est émouvant “Le voleur”. Par qui donc est-ce écrit?

**Pauline:**—Je ne m'en souviens pas, c'est un nom italien.

**Messalinette:**—Il joue bien Spencer, et il est si distingué!

**Polyeuctète:**—Est-ce une pièce bien morale au moins?

**Pauline:**—Oh! oui... c'est une femme qui vole pour faire plaisir à son mari qui voudrait bien excuser le fils de son ami qui donne un dîner, mais le détective l'accuse, et le garçon part pour l'étranger, parce qu'il ne veut pas accu-

ser la femme de l'ami de son père qui ne comprend rien et sa belle-mère ne veut pas le croire car c'est un bon jeune homme.

**Polyeuctète:**—Oui... je comprends... c'est encore une pièce d'adultère.

**Sagacée:**—Non, pas directement, car ils sont mariés.

**Pauline:**—D'ailleurs Spencer pardonne à sa femme; il est beau dans la scène du pardon!

**Bertha:**—On dit qu'il a deux maîtresses et que ses moeurs avec les hommes ne sont pas très convenables.

**Lucrece:**—A part ça, il y a une femme très riche qui se ruine pour lui.

**Sagacée:**—Vous savez que ce genre de vie est très bien vu en France, même dans la haute société.

**Polyeuctète:**—Le théâtre français est l'image fidèle de la haute société française.

PAUL BRUNOT.





MONSIEUR MAURICE BARRÈS ET L'ÂME FRANÇAISE:—La revue américaine "The Atlantic Monthly" publie dans son numéro de janvier un article de M. Maurice Barrès sur la mort de Péguy, dans lequel on lit cette phrase étrange: "Charles Péguy was one of the patriotic young writers who, having taken upon himself the task of purifying the French Soul..." L'âme française avait-elle besoin d'être purifiée? Il est devenu de mode de croire que l'âme française a été régénérée par la guerre, et les nationalistes sont convaincus que c'est eux qui ont gagné la bataille de la Marne et présidé à la défense de Verdun. Mais monsieur Maurice Barrès accomplit-il une très patriotique tâche de dénigrer sans cesse le récent passé de la France? N'est-il pas très malhonnête à lui de répandre à l'étranger des idées aussi naïves que celle de la purification de l'âme française? Cela confirme les américains et les canadiens francophobes que l'âme de la France ce fut de 1870 à 1914 la République bourgeoise, les théâtres du boulevard et les romans de monsieur Bourget. Barrès est un grand écrivain, mais il fait bien du mal à la France. Charles Péguy fut de ceux, en tout cas, qui ne reniaient rien de la France et qui savaient l'aimer dans Jeanne d'Arc comme dans la Révolution. La civilisation française est une chose admirable et qui n'a pas les déviations que les nationalistes monar-

chistes lui prêtent. Mais comme il s'est trouvé des gens pour faire commencer la France à la Révolution, il s'en trouve maintenant qui voudraient escamoter 1789 et tout le XIXe siècle. Nous acceptons nous, la France intégrale et même 1870, cette défaite si virilement supportée, et nous n'aimons guère la voir purifier. Purifier l'âme française, cela ressemble trop à la littérature "expurgée" à l'usage des vieilles demoiselles. Maurice Barrès écrit vraiment trop comme un eunuque. L'auteur du "Jardin de Bérénice" ne fut jamais bien viril, mais il avait su, jadis, mettre plus de grâce à ne pas l'être. R. R. R.

LEON BLOY: — La mort de Léon Bloy a suscité quelques articles dans les journaux et dans les revues. Son oeuvre fut rappelée avec des commentaires différents, mais c'est René Martineau dans "Le Mercure de France" qui en aura donné la plus fidèle, en même temps que la plus juste critique, et c'est monsieur Adolphe Brisson qui, sous son pseudonyme habituel de Bonhomme Chrysale, gardera l'honneur d'avoir le mieux bavé sur le grand écrivain catholique disparu. Maintenant que le vieux lion est mort, que ses terribles griffes et que ses dangereuses mâchoires ne sont plus à craindre, les chacals pourront à loisir dépécer sa noble carcasse. — R. R. R.

A TRAVERS LES REVUES DE FRANCE: — La Grande Revue:— Madame Aurel dans un article intitulé "Rodin et la femme" exprime pour le maître toute son admiration, dans un style un peu enchevêtré qui est souvent le sien, et cite quelques pensées de Rodin: "Le classique, qu'est-ce donc, si ce n'est la maladie du sommeil?"

"Le purisme est inutile quand le principal n'y est pas...  
"La correction d'un corps est une faute s'il n'a que cette  
"qualité-là.

"Si l'homme pouvait faire sa vie, elle serait ridicule."

Ce n'est pas le mal qu'il faut dire, mais la variété de la  
"vie."

Dans la même revue, on publie quelques "Essais" de Marcel Étévé qui vient de mourir à la guerre, âgé de vingt-cinq ans. Ces essais, sortes de notations de la vie environnante, sont d'une observation très exacte, dénués de toute

sentimentalité et d'un style simple et assez incisif.

Marcel Étévé en était venu à une expression plus personnelle de soi après avoir subi diverses influences, peut-être celles de Samain et de Maeterlinck.

"Je Sais Tout" publie dans sa livraison du 15 décembre 1917 "La Prière des Villes Meurtries aux Armées de la République," de Paul Fort. On retrouve dans ce poème de guerre, toute la personnalité de l'auteur des "Ballades Françaises", tout ce qui en fait le poète le plus français, (et ce mot pris dans sa plus large acception et non avec les mesquineries, les gracieusetés que l'on a accoutumé d'y voir) qui s'apparente aux chroniqueurs. Paul Fort est en ce moment en France un des poètes les plus représentatifs. Dans une prose rythmée qui est son expression d'art, il a chanté la mer, la montagne, Paris sentimental, avec un lyrisme sain. On lui a décerné en 1913 le titre de Prince des Poètes, à la mort de Léon Dierx et qu'avaient porté avant lui Verlaine et Mallarmé. L'OISEAU DU BENIN.

MADAME JANE MORTIER au L. M. M. C. le 31 Janvier

Encore une fois, il a été démontré que le talent et le métier le plus sûr étaient exposés à des variations, sous l'influence d'une disposition passagère. Et j'avoue mon étonnement de n'avoir pas reconnu dans toutes ses qualités la remarquable artiste qu'était Madame Mortier à Paris, à tel de ses récitals ou aux concerts de la S. M. I. Faut-il en accuser l'ambiance? Il est de ces mobilités que l'on est incapable de comprendre et de discuter...

Mais Madame Mortier a trop souvent affirmé de belles qualités pour qu'elle doive craindre la critique. Elle possède une belle technique, d'une saine robustesse. Sa sonorité est pleine, vigoureuse, assez pure, et se réduit quelques fois dans des nuances subtiles. Mais Madame Mortier, comme tous les artistes, n'interprète pas tout avec une égale compréhension. Et il restera toujours possible de discuter telle interprétation de Franck ou de Debussy. En outre qu'on ne se soit jamais entendu sur la signification qu'il convient de donner à certaine musique classique, beaucoup de gens différent déjà d'opinion sur l'interprétation des oeuvres contemporaines. Mais dans Grovlez et dans Ravel

j'ai retrouvé la même artiste que j'ai fervemment applaudie à Paris.

Ces réserves ne peuvent pas atteindre au talent de Madame Mortier. Je l'admire d'avoir été l'une de ces artistes qui ont su donner au concert des virtuoses un réel intérêt musical. Elle fait ce qui doit être, en présentant au public des oeuvres et non pas de l'unique, bruyante et stérile virtuosité. Ses programmes sont toujours intéressants et prouvent une belle intelligence musicale. — L.-P. M.

"ILS SONT UN PEUPLE SANS HISTOIRE".—Il fallait avoir un estomac très spécial pour digérer les précautions qui ont précédé et suivi la partition de M. Claude Adonai Champagne : "Ils sont un peuple sans histoire", au Monument National le 31 janvier. Quel titre ! Mais le titre, ça importe peu.

La partition de M. Champagne marchait plutôt à côté du poème historique qu'elle voulait illustrer. Elle marchait en dehors, plus ou moins vite ; elle semblait une musique ralentie, et l'une dérangeait l'autre. Il n'est donc pas nécessaire qu'une musique de scène ait un rapport quelconque avec le sujet qu'elle s'impose ! Je n'en vois aucun dans cette collaboration. Les thèmes canadiens dont se sert M. Champagne semblent collés par un acte de volonté et contre nature. Ils sont trop peu un prétexte à musique et le tempérament délicat de M. Champagne s'en accommode mal. Son rythme, dans son ensemble, ne correspond en rien au rythme déclamatoire du poème. M. Champagne s'est montré un sentimental indécis et peu curieux de vie, mais ce premier essai laisse espérer qu'il sera un bon musicien s'il s'écoute et traduit ses propres sentiments qui ne sont pas patrioticards.

Il exprimait sans doute mieux sa propre pensée que celle d'un autre qu'il est toujours difficile de s'assimiler. S'il s'avise de faire une musique descriptive, il la fera toujours mieux selon sa propre vision. Sa partition a souvent piétiné dans un orchestre très imparfait et elle y eut beaucoup gagné à être mieux jouée. L'orchestration qui peut bien être de M. J. J. Gagnier est assez intéressante et dé-

note un bon métier. Il faut se souvenir du nom de M. Claude Adonai Champagne. — L.-P. M.

PABLO CASALS, le 7 FEVRIER.— M. Casals a donné ce qu'on peut appeler un "récital de violoncelle" dans toute l'acception du mot. On y a entendu un violoncelliste prestigieux, qu'un piano encore plus malhabile, plus "malaisé", n'aurait pas pu gêner. Mais il y avait mieux que cela.

Le programme comportait une Sonate de Haëndel et le Concerto en si de Dvorak, que je n'ai pas entendus. La Sonate de Locatelli a permis à M. Casals un phrasé et une sonorité prodigieuses, de l'essence la plus pure. L'oeuvre est assez belle, cependant qu'elle ait semblé de l'écriture pour le violoncelle. Le dernier groupe de petites pièces a été aussi impeccablement exécuté et interprété, mais sa composition a pu désappointer ceux des musiciens pour qui les transcriptions sont un dérangement de l'art. Et pourquoi un Prélude de Chopin? Et pourquoi un Menuet de Debussy et une écriture originale de Popper? Ces concessions étonnent d'un artiste comme Casals.

Mais l'art de Casals dominait les malheureuses oeuvres, et il est d'une qualité qui me satisfait complètement. Il est la rencontre de l'émotion intellectuelle et de l'émotion physique dans une égale intensité. Sa sonorité, son style, tous ses moyens d'expression, sous l'ordonnance de merveilleuses facultés psychiques, c'est ce que le violoncelle a dû connaître de plus beau.

Il faut espérer que monsieur Casals—comme il me l'a laissé entendre—viendra faire un concert de musique de chambre avec un artiste qui est de sa qualité, et qui est monsieur Harold Bauer. La Sonate en ré de Beethoven et la Sonate de Debussy, voilà déjà une intéressante partie de programme. L.-P. M.

EXPOSITIONS: — La bibliothèque Saint-Sulpice, qui avait fait l'an dernier trois ou quatre expositions intéressantes d'artistes canadiens, n'a encore rien donné cet hiver. Les artistes qui ont des oeuvres à exposer ne manquent pourtant pas à Montréal; je ne vois pas pourquoi on n'a pas encore demandé à Maurice Cullen, à Rosaire, à

Gagnon, à Fortin, à Suzor-Côté de venir exposer leurs oeuvres à Saint Sulpice. Peut-être que la direction désire ne plus encourager les artistes et les arts et entend se confiner dans des expositions d'amateurs. — F. P.

VENTE D'OBJETS D'ART ANCIENS: — Il sera vendu (à vente particulière seulement) un certain nombre d'objets d'art anciens comprenant diverses pièces d'ameublement, des bijoux, des bibelots etc... La liste ci-jointe fera voir de quelle importance est cet ensemble pour les amateurs:

Buffet d'acajou, style anglais du XVIIIe siècle; fauteuil et tabourets style Sheraton XVIIIe siècle); horloge acajou et cuivre (XVIIIe s.) fauteuils et chaises style Windsor; porcelaines chinoises et anglaises (XVIIIe s.); candélabres argent sur cuivre, style Louis XV; pichet grès et argent (art allemand, XVIIIe s.); bague ronde composée de quarante diamants; parure de topazes composée d'un collier, d'une bague, pendants d'oreille et d'une broche; montre émail et perles (XVIIIe s.); etc... Tous ces objets ne seront exhibés qu'à des amateurs sérieux. Pour renseignements, s'adresser au NIGOG, 182, rue Ste-Catherine Est.

CORRESPONDANCE: — "Le Nigog" a reçu cette lettre qu'il lui plaît d'insérer:

Messieurs:—

Si, comme vous, il me prenait la démangeaison "de produire quelque chose", je n'hésiterais pas un seul instant à intituler mon article "En marge des jeunes excités"!!! Mais comme nous sommes en temps de guerre et qu'on nous prêche beaucoup l'économie, je ne prendrai sûrement pas la peine de fonder une nouvelle revue pour satisfaire mon besoin "**de faire un petit abatage**"; je me contenterai d'insérer ces quelques lignes dans un des nombreux quotidiens.

Quoique votre revue ne manque pas d'intérêt, Messieurs, en ma qualité de "**Dame d'art** et de protectrice des jeunes talents, quoiqu'en dise Monsieur Léo-Pol Morin avec toutes ses malveillances habituelles contre les Dames intellectuelles canadiennes françaises, je me permettrai tout de même une observation: Vous manquez de logique ma's

non de pose, Messieurs. Dans un article "Sur les arts plastiques, Monsieur Fernand Pérfontaine n'avoue-t-il pas son profond mépris pour l'art oratoire et plus loin, dans le même numéro, vous y annoncez des conférences données par les collaborateurs du "NIGOG". D'après moi, les conférences font partie de l'art oratoire ou je m'y connais en rien.

Et ce Monsieur Paul Brunot qui nous tombe dessus tout-à-coup. Où donc a-t-il été déniché celui-là. C'est la première fois que sa prose et même son nom nous tombe sous les yeux. C'est peut-être un pseudonyme? Je ne comprend pas que des jeunes gens supposés intelligents comme vous aient passer un tel article. Votre censure n'est pas sévère! Si vous aviez les difficultés que nous avons à subir, nous, mères de famille, avec la domesticité, vous ne nous jugeriez peut-être pas avec autant d'ironie quand, par hasard, il nous arrive d'échapper le mot "bonne" dans notre conversation.

Ces occasions ne se présentent pas chez vous, Messieurs les directeurs, puisque vous n'avez qu'à vous occuper d'art et que vous n'avez pas d'enfants, paraît-il.

J'espère que ces petites remarques ne vous vexeront pas et qu'à l'avenir, vous qui voulez tellement faire l'éducation artistique de vos contemporains, vous voudrez bien nous parler un peu d'écrivains, de peintres et de musiciens moins inconnus et diminuer la dose d'ironie.

Bien à vous, UNE LECTRICE.

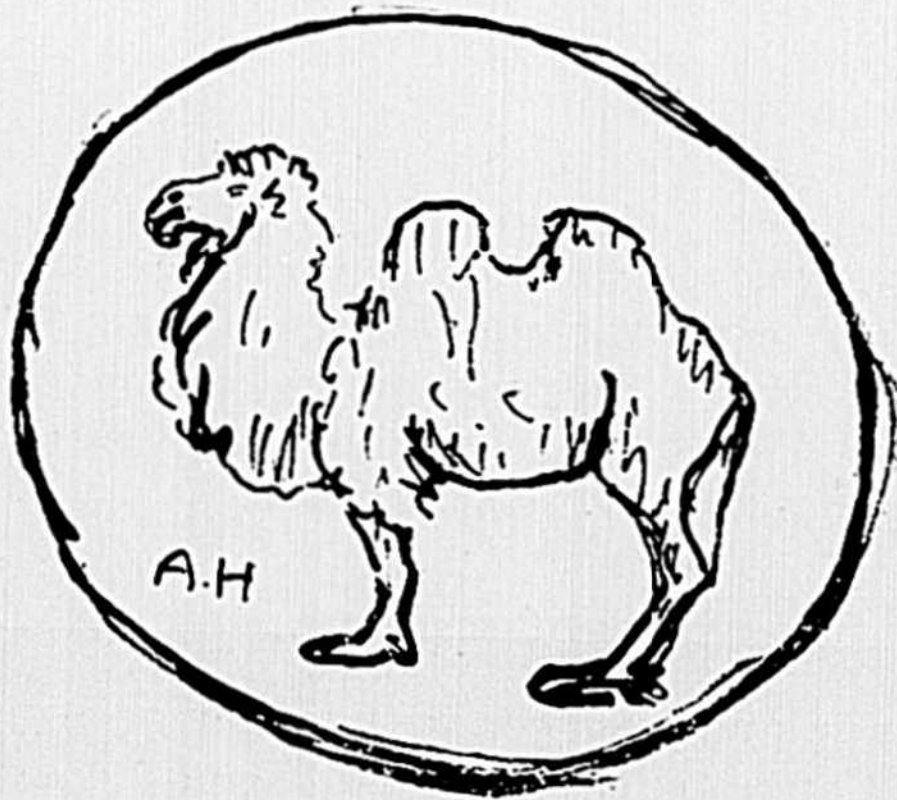
Le NIGOG de mars contiendra un article de M. Traquair sur l'art, un poème de M. Paul Morin, la fin de: "La jeune musique anglaise" de M. Léo-Pol Morin, un article sur Jacques Copeau et le théâtre du Vieux Colombier, de M. LaRoque de Roquebrune. On sait que M. J. Copeau est en ce moment à New-York avec sa troupe et qu'il viendra peut-être à Montréal. Il sera donc d'actualité de faire connaître au public Jacques Copeau et sa tentative théâtrale.

CONFÉRENCES DU NIGOG: — Les prochaines conférences seront faites par M. LaRoque de Roquebrune qui parlera du réalisme le vendredi 22 février, par M. Rudhyar D. Chennevière qui fera un cours sur l'Esthétique Musicale le 28 février. Le 7 mars, M. LaRoque de Roquebrune par-

iera du symbolisme et le 14, M. Victor Barbeau du journalisme: "Les tourneurs de meules." (1)

Nous devons à M. Alfred Laliberté le plaisir d'entendre M. Chennevière, ancien secrétaire de Rodin, qui est un jeune poète et un musicien. Il est l'auteur d'un poème symphonique pour accompagner les Métachories de Madame Valentine de Saint-Point, d'une symphonie intitulée: "La Tragedie humaine", de nombreuses pièces pour piano, d'un recueil de poèmes et d'une étude sur Claude Debussy. —

"LE NIGOG".



(1) Les conférences ont lieu dans l'atelier de M. Léo-Pol Morin, 392 (ouest), rue Dorchester. Celle de M. Chennevière sera donnée dans l'atelier de M. Laliberté, 591 (ouest), rue Sainte-Catherine (King's Hall, chambre 214). Les conditions d'abonnement sont de \$2.00 pour quatre conférences.